

Bouter les Allemands hors de France Jeanne d'Arc dans *Formation* de Pierre Guyotat

Julien Lefort-Favreau

Université du Québec à Montréal

La figure de Jeanne d'Arc est toujours, au moins, double. L'historien Michel Winock écrit qu'elle représente à la fois la France révolutionnaire et la France chrétienne. Les querelles qui ont contribué à constituer Jeanne d'Arc en figure témoignent d'une sorte de division essentielle de la France : « Si son image a été à ce point disputée, c'est bien qu'elle pouvait incarner les deux cultures qui ont concouru à doter la France d'une identité singulière. » (Winock, 1997, p. 4469) Lieu de tension entre deux conceptions fondamentalement opposées de l'histoire, Jeanne d'Arc est aussi la figure par excellence de la récupération idéologique de la mémoire. De Jules Michelet au Front National, en passant par Charles Péguy, Charles Maurras ou Daniel Bensaïd, elle est devenue au fil des siècles un objet culturel hétérogène, à l'image des procédés mémoriels qui pré-

sident à sa construction. Les représentations de Jeanne d'Arc, qu'elles soient littéraires, théâtrales ou cinématographiques, fonctionnent par sédimentation. Par ses représentations antérieures, par les discours existants qu'elle véhicule, par les lieux communs qui l'investissent, elle apparaît comme l'objet parfait pour interroger les modalités de l'appropriation par la littérature d'un imaginaire de la défaite et de la résistance.

Parmi toutes les représentations de Jeanne d'Arc, *Formation* (2007), de Pierre Guyotat, constitue un cas intéressant : récit autobiographique restituant l'enfance de l'auteur durant la Seconde Guerre mondiale, il présente à la fois des données biographiques concernant la mémoire de sa famille et une conception plus englobante de l'histoire de l'Antiquité jusqu'au vingtième siècle. C'est dans ce dispositif précis que la figure de Jeanne d'Arc fait son apparition dans *Formation*, présence discrète, mais insistante, aux riches possibilités interprétatives. La rencontre entre la pucelle d'Orléans et une œuvre littéraire qui entretient un rapport critique à l'histoire et la mémoire fait naître une poétique de l'histoire singulière. Si l'histoire a toujours été présente dans l'œuvre de Guyotat, elle est ici structurante. L'utilisation de la figure de Jeanne d'Arc par Guyotat contribue à la constitution de cette poétique, dont la portée politique ne fait aucun doute. Cet article vise à discerner une politique de la littérature qui témoigne d'un rapport polémique aux tensions idéologiques constituant les objets culturels. Contrairement à une littérature « à thèse » qui reproduit une doxa politique donnée de façon univoque, c'est plutôt une littérature qui expose les rouages laborieux de la construction de l'histoire et de la mémoire qui m'intéresse ici.

Dans *Formation*, l'histoire est omniprésente, notamment par le souvenir de la Seconde Guerre mondiale. Sa famille « impeccable¹ » fait partie de réseaux de résistance et prendra une importance capitale dans l'élaboration de sa conception de l'histoire. L'oppression politique est contrée par l'action héroïque des hommes, et c'est ce dont témoigne ce récit rétrospectif écrit au présent : « Je l'ai [ce récit] écrit comme la plupart de mes textes, à l'indicatif présent. » (2007, p. 9) Guyotat substitue un rapport direct au passé à la distance habituelle des récits rétrospectifs. Cette modalité autobiographique relève d'un souci de clarté et d'honnêteté : dire l'histoire au présent engage une éthique. Il faut *tout dire l'histoire*, et cette ambition de totalité implique évidemment aussi la possibilité de se tromper, ou du moins d'interroger des mémoires soumises à la controverse. *Formation*, dans son écriture à l'indicatif présent, témoigne aussi de la volonté d'écrire pour son époque, de faire partie du monde, d'y être mêlé. Comme dans tous les autres textes de Guyotat, on y observe la figuration d'un univers singulier, et le regard posé sur l'histoire est celui d'un témoin immédiat. Ainsi, l'enfance de Guyotat est racontée au présent d'un bout à l'autre, de la naissance en 1940 jusqu'à sa jeune adolescence, dans un même espace temporel.

Mais il apparaît que l'énonciation d'une œuvre au présent recèle une dimension politique. Les réflexions d'un enfant durant la Seconde Guerre mondiale ont potentiellement le même impact maintenant. Guyotat s'est fait connaître par des textes qui, à la fin des années 1960, dénonçaient la toute récente vio-

¹ Dans le cadre d'un entretien accordé à Laure Alder, à l'émission *Hors-Champs* du 27 décembre 2010 sur France-Culture, Guyotat affirme que sa famille a été « impeccable ».

lence coloniale de la Guerre d'Algérie et semble vouloir conférer la même force à la trilogie par le rapport direct à l'histoire qu'elle met en œuvre. Il est évident que la littérature qui prétend à une valeur de témoignage a souvent l'ambition de servir d'exemple pour le présent. Toutefois, au devoir de mémoire cent fois ressassé, c'est plutôt à une éthique du témoignage que semble répondre *Formation*. À cette mémoire quelque peu pesante, saturée, dirait Régine Robin (2003), du devoir national et des pressions idéologiques à laquelle elle est soumise, la littérature peut imposer des discours plus complexes, plus critiques. Il y a bien dans *Formation* la volonté de restituer une mémoire en train de disparaître, de devenir *strictement* histoire, soit celle de la Seconde Guerre mondiale, en l'énonçant au présent, comme un événement du passé dont la trace est encore vivante. Guyotat tente d'éviter que la mise à distance historique arrache ces événements à la mémoire vive. L'évocation dans le présent de 2007 de la Seconde Guerre mondiale comme si elle était un événement d'actualité est un acte politique, car elle fait preuve d'un refus de la sclérose de l'histoire. La littérature, dans cette économie, est une activité polémique qui maintient les faits historiques dans leur actualité dissensuelle.

Héroïsme, famille, patrie : les personnages de l'histoire

Les horreurs de la Seconde Guerre mondiale touchent directement la famille du jeune Guyotat, et très tôt, « s'affirme en [lui] cette notion de l'Histoire comme alternance d'asservissement et de délivrance » (2007, p. 45). Cet énoncé pourrait en quelque sorte structurer l'ensemble de l'œuvre de Guyotat. À la tension entre imaginaire chrétien et imaginaire révolutionnaire s'ajoute

une opposition entre asservissement et délivrance. Dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, la Libération de la France par les forces alliées constitue l'ultime délivrance. Alors que *Formation* détaille l'oppression, la peur, la constante angoisse de grandir dans une famille de résistants, la Libération s'avère évidemment une scène de joie :

Quelques jours après le passage des troupes de la 1^{re} Armée Française par la montagne ardéchoise, des unités de l'Armée Américaine remontent par la nationale 82 qui traverse en direction du col de la République et de Saint-Étienne notre village et s'y arrêtent. Les GMC, les jeeps, et les chars en grand bruit de chenilles, stoppent au centre le long de la place Jeanne-d'Arc et de l'immeuble de la Poste où nous habitons tout en haut. (2007, p. 33)

Dans cet extrait, on observe une présence discrète de Jeanne d'Arc, voire anecdotique, mais non moins significative. Il faut tout de même noter que c'est sur la place Jeanne-d'Arc qu'arrive la libération; à l'idée de délivrance se superpose une figure précise. Le cliché des jeeps délivrant le petit village français est mis en parallèle avec un autre cliché : la place Jeanne-d'Arc, réalité toponymique typique au même titre que l'école Jules-Ferry ou le square Jean-Jaurès. C'est donc dans le cadre d'une scène idyllique que Jeanne d'Arc fait son entrée dans *Formation*. La Libération, scène de liesse patriotique, a lieu sur une place baptisée du nom de la pucelle qui a jadis délivré la France. On le sait, à l'occupation du territoire de la France, Jeanne riposte, dans une célèbre missive envoyée au Roi d'Angleterre : « Je suis ci venue de par Dieu le roi du Ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France. » Plusieurs siècles plus tard, c'est sur une place portant son nom que les Alliés viennent « bouter hors de toute France » l'envahisseur allemand.

Comme pour Michelet, que Guyotat a très certainement lu, l'histoire est faite par les hommes et s'incarne dans des figures. La Jeanne de Michelet est une jeune fille du peuple et prouve *de facto* sa capacité d'intervenir dans le cours de l'histoire. Michelet use aussi d'un procédé qui vise à faire de figures précises l'incarnation de la Patrie. À propos de Jeanne d'Arc, il écrit : « Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et des larmes, du sang qu'elle a donné pour nous. » (1974, p. 41) Guyotat, lui, crée des lignées d'hommes qui font l'histoire, avec une ligne de partage nette entre ceux qui sont du bon ou du mauvais côté. À l'instar de Carl Schmitt (2009), la condition essentielle du politique est ici le couple ami-ennemi. Ce couple détermine la différence entre ceux qui contribuent à la Patrie et ceux qui y nuisent, entre les résistants et les traîtres. Ce couple permet aussi un partage : si le politique advient, c'est parce qu'il y a antagonisme, agression. Le politique n'est pas un espace neutre, c'est un espace partagé; un espace *commun*, mais aussi un espace *divisé*. La France, durant la Seconde Guerre mondiale, est divisée.

Ce qui est en jeu dans cette conception de l'histoire, c'est bien la possibilité de l'action des hommes sur le cours des événements. L'attention portée aux personnages historiques indique que l'alternance d'asservissement et de délivrance n'est pas le produit du hasard, mais bien le résultat de l'intervention des hommes :

Le portrait [celui de De Gaulle] est partout, en couleurs, dans les vitrines, les boutiques, dans les intérieurs privés, la rue principale, dans sa partie haute renommée rue du Général-de-Gaulle. Le Général de Gaulle rejoint, avec le Général Leclerc, Roland à Roncevaux, Saint Louis, Jeanne d'Arc, Bayard, Hen-

ri IV, Louis XIV, Napoléon, Guynemer, figures que je vois dans de grands livres — albums en couleurs de l'Histoire de France [...] et les traîtres, Ganelon, le Prince Noir, Isabeau de Bavière, le Connétable de Bourbon, Bazaine, Pétain. (2007, p. 139)

Jeanne d'Arc est ici placée dans la lignée de ceux qui défendent la France, de ceux qui incarnent sa force. À la figure de De Gaulle, énoncée dans le présent de la Seconde Guerre mondiale, se superpose celle de Jeanne d'Arc. Michel Winock (1997 p. 4465) signale d'ailleurs que cet amalgame est chose courante à la Libération. Si Jeanne d'Arc fut souvent reprise par la droite et l'extrême droite au cours du vingtième siècle, on l'utilise tout de même comme symbole de la Résistance ou de la Libération lors de la Seconde Guerre mondiale. Guyotat crée une lignée transhistorique, où les personnages sont pratiquement essentialisés parce que sortis de leur contexte historique. Paradoxalement, c'est aussi par le caractère contingent de l'histoire que les hommes deviennent des héros, forcés par les événements d'agir, de défendre leur peuple. Guyotat écrit dans *Formation*, toujours à propos du Général : « Le nom de Gaulle apparaît sur les lèvres de ma mère : on peut maintenant le prononcer librement, je sais déjà que la France c'est autrefois la Gaule et pour moi alors il va de soi que le héros ne peut se nommer que du nom du pays qu'il libère, je pense qu'il peut, qu'il doit même s'appeler de Gaule de France. C'est le Héros. » (2007, p. 139) Se jouent dans cette admiration immodérée une résistance, un héroïsme, mais surtout une certaine idée de la France, telle que transmise par l'institution scolaire, par l'histoire officielle.

Cette dévotion pour de Gaulle, tout comme la haine de ceux qui ont trahi la France, est évidemment très loin d'une historiographie nuancée et présente les traits d'une certaine naïveté enfantine. L'enfant pose un regard lucide sur les évé-

nements historiques qui se déroulent sous ces yeux. Toutefois, et peut-être précisément pour cette raison, il est exclu de l'action; l'histoire défile sous ses yeux. Il peut apprendre de l'histoire, mais n'y participe pas. L'enfant Guyotat est tiraillé entre une mémoire familiale qu'il apprend de sa mère, par l'action des hommes et des femmes de sa famille, et une histoire transmise par l'institution scolaire, avec les pressions idéologiques qui lui sont inhérentes. Dominique Maingueneau fait l'exposé de ces manipulations dans *Les Livres d'école de la République (1870-1914)* (1979) en montrant la représentation de Jeanne d'Arc dans les ouvrages de l'école républicaine de la Troisième République. Par exemple, dans *Le Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno, manuel d'histoire imprimé jusqu'en 1930², c'est le salut de la patrie qui est mis de l'avant dans l'histoire de Jeanne, et non pas l'importance du roi. C'est même, plus précisément, « délivrer la patrie » qui devient l'enjeu capital dans cette version de l'histoire de la pucelle. Le regard de Guyotat reproduit, en quelque sorte, la naïveté et le manichéisme de l'historiographie de l'école républicaine.

Mais la transmission de l'histoire et la naissance du patriotisme passent aussi par le récit familial. L'histoire familiale légendaire³ existe à travers le récit de la mère, qui constitue sa famille en exemple : exemplaire par son comportement admirable, mais aussi par son caractère métonymique. Du « discours calme et patient » de sa mère, Guyotat comprend les « figures et les événements de sa famille » et prennent vie en lui « la notion de la patrie [...], l'idée de la France » (2007, p. 45-46). À l'instar de

² Il est vraisemblable de croire que ce manuel était encore utilisé en 1945.

³ « L'état de guerre renforce la légende familiale. » (2007, p. 39)

Michelet qui, on se le rappelle, faisait naître la France du cœur de Jeanne d'Arc, Guyotat semble ici réactiver un imaginaire « maternel » du patriotisme et fait du patriotisme un concept sensible donnant un sens renouvelé à l'idée de « mère patrie ».

Mémoires des lieux et des événements de l'histoire

Les événements historiques s'inscrivent dans les lieux, dans la « géographie humaine ». La libération arrive sur la place Jeanne-d'Arc et on remonte la rue principale, *récemment* renommée Charles-de-Gaulle. De plus, on trouve dans *Arrière-fond* (2011), qui constitue la suite de *Formation*, une statue Jeanne-d'Arc et une rue Michelet. Guyotat nomme scrupuleusement les lieux de l'action, car si l'histoire se transforme sous nos yeux par ceux qui la font, les lieux habités sont aussi modifiés par elle. L'idée d'une adéquation entre les lieux et la mémoire n'est certes pas nouvelle. Des arts de la mémoire de Cicéron jusqu'à l'entreprise déjà évoquée des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora, les arts du récit et la rhétorique trouvent un ancrage important dans la remémoration des événements par leur incarnation dans l'espace. Mais l'inscription de l'histoire dans les lieux varie selon les impératifs politiques de chaque époque. Nul ne l'a aussi bien dit que Maurice Halbwachs dans son ultime ouvrage, *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte* : « [...] la mémoire collective chrétienne adapte à chaque époque ses souvenirs des détails de la vie du Christ et des lieux auxquels ils se rattachent aux exigences contemporaines du christianisme, à ses besoins et à ses aspirations. » (1971, p. 167) Ce dont Halbwachs fait la preuve dans cet ouvrage, c'est bien la manipulation de l'histoire et de la mémoire par les individus ou

les institutions pour l'adapter aux nécessités de chaque époque. Mais il indique aussi l'inscription de l'histoire dans des lieux mouvants, bougeant aux mêmes rythmes que la mémoire. La toponymie semble incarner tout à fait cette idée : on nomme un lieu, mais on pourra le renommer selon les contingences de chaque époque. Ici, c'est un rapport complexe et fortement politique entre histoire et mémoire qui transparaît dans la représentation des lieux des événements.

Guyotat ne crée pas seulement des lignées dans lesquelles s'inscrit la figure de Jeanne d'Arc, il fait aussi des listes d'événements historiques. Si l'histoire est faite par les hommes, elle n'est toutefois pas un *continuum* invariable. Dans le flot de l'histoire viennent s'immiscer des événements dont la force symbolique n'est pas altérée par le temps. Autant de ruptures qui viennent montrer cette alternance dont parle Guyotat :

Le Grand Ferré, la rétraction publique de Jeanne au cimetière Saint-Ouen de Rouen, son « brûlement » sur la place du Marché, l'assassinat d'Henri IV rue de la Ferronnerie et sa plaie désolante — rond et lame dedans, image et douleur de l'Histoire humaine —, et même les derniers mots de Louis XIV à son arrière-petit-fils : « *Ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu de la Guerre* », le Chevalier d'Assas, la bataille de boules de neige dirigée par l'enfant Bonaparte à l'École Militaire de Brienne, la réconciliation du Roi et de la Nation le 14 juillet 1790, les femmes de Constantine assiégée par les Français en 1840 se jetant dans les gorges du Rummel — les peuples agressés résistent, chevaleresquement, nous l'apprenons alors. (2007, p. 125-126)

La France est donc constituée d'une série d'événements militaires et politiques, alternances de défaites et de victoires, oscillation entre le rôle d'agresseur et de victime. Se superposent dans cette liste les deux Jeanne identifiées par Winock. D'un

côté la Jeanne catholique, martyr; de l'autre, la Jeanne révolutionnaire, qui, agressée, résiste au nom de son peuple. Les « scènes choisies » par Guyotat sont évocatrices : Jeanne qui avoue, sous la torture, ses péchés, puis son exécution. La conception de l'histoire énoncée plus haut se confirme : Jeanne d'Arc devient le symbole même de l'alternance entre asservissement et délivrance. Si Jeanne peut libérer la France, elle peut aussi être asservie. Et si la France est noble, elle peut aussi occuper le rôle de l'agresseur, comme dans le cas du siège de Constantine évoqué dans la liste. Les événements, comme les lieux, sont sujets aux manipulations de l'histoire. Jeanne d'Arc est soumise à une mémoire « problématique » de la France, certes héroïque, mais dont Guyotat découvre tôt qu'elle est *toujours inévitablement* alternance.

Alternance et réversibilité des figures

C'est aussi par le truchement d'un intertexte littéraire que la figure de Jeanne d'Arc arrive dans l'œuvre de Guyotat. La référence à Péguy apparaît ici particulièrement ambivalente :

Tout près [dans la bibliothèque de sa mère], un exemplaire original du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, de Charles Péguy — contemporain de naissance de notre Grand-Père, dont maintenant je peux lire avec elle d'autres morceaux que celui qu'elle me lit à la Libération : *Adieu Meuse endormeuse et douce à mon enfance*. (2007, p. 154-155)

À la Libération, c'est un texte d'une grande ferveur catholique que la mère de Guyotat lui lit. Péguy, on le sait, a écrit deux Jeanne d'Arc : une laïque et une autre, chrétienne, qui recèle toute la puissance enfiévrée du converti. Ainsi, il semble intéressant de voir que Guyotat, après avoir fait appel à une Jeanne

d'Arc révolutionnaire, revendique celle du second Péguy. Dans *L'Argent*, Péguy insiste lui aussi sur le caractère double de la France : « La France n'est pas seulement la fille aînée de l'Église [...], elle a aussi dans le laïque une sorte de vocation parallèle singulière, elle est indéniablement une sorte de patronne et de témoin (et souvent une martyre) de la liberté dans le monde. » (1961, p. 1262) Personnage complexe, socialiste, dreyfusard, puis revenant vers un catholicisme conservateur, Péguy incarne les contradictions d'une certaine France au tournant du vingtième siècle. Ce climat social et intellectuel, Guyotat en est l'héritier, notamment par son grand-père ou par son grand-oncle, ami de Georges Duhamel et Charles Vildrac, écrivains maintenant un peu oubliés. Chez le grand-père Vianney, on discutait « avant et après Guerre de l'Affaire Dreyfus (Bloy contre Péguy), de la Séparation de l'Église et de l'État, de Clemenceau et Caillaux » (2007, p. 152). Guyotat établit toujours les mêmes lignées dissensuelles dans lesquelles s'inscrit Péguy, mais celui d'avant la conversion. Comment comprendre l'héritage politique de Guyotat? Aux communismes pluriels (PCF, maoïsme à la *Tel Quel*) normalement associés à la génération de Guyotat se superpose un fort imaginaire de la Première Guerre mondiale et des débats intellectuels et politiques la précédant ou la suivant concernant la laïcité, le républicanisme ou le Parti Radical de Clemenceau. Cet héritage « secret » vient certainement troubler l'idée que l'on pouvait se faire de la politique de la littérature chez Guyotat.

Si l'utilisation de Jeanne d'Arc témoigne bien de la mémoire héroïque de la France, il ne fait aucun doute qu'elle met également en évidence un imaginaire de la défaite. Pour Walter Benjamin, les historiens devraient tenir compte des vaincus,

contre l'idée d'une raison historique, ou contre un matérialisme historique, la marionnette qui « gagne à tous les coups » (2000, p. 427). Le temps d'énonciation de *Formation*, l'indicatif présent, met en jeu un messianisme du présent. Comme l'écrit Benjamin dans l'ultime fragment des thèses « Sur le concept d'histoire » : « L'avenir ne devint pas un temps homogène et vide. Car en lui chaque seconde était la porte étroite par laquelle pouvait passer le Messie. » (2000, p. 443) L'alternance entre asservissement et délivrance dont parle Guyotat témoigne donc bien de la cohabitation d'un imaginaire religieux (rédemption, attente messianique) et d'un imaginaire révolutionnaire (la possibilité de l'événement, l'avènement d'un moment politique). Le messianisme historique de Benjamin n'est donc pas sans rapport avec la politique de la littérature exposée ici. Dans *Formation*, il y a un lien intrinsèque entre un passé peuplé de figures historiques, un présent chargé de résistance et d'action, et un futur au potentiel révolutionnaire. La figure de Jeanne, telle que reprise par Guyotat, montre comment l'idée « laïque » de révolution est investie par un caractère messianique.

Une série de couples conceptuels structure l'usage que fait Guyotat de la figure de Jeanne d'Arc : asservissement/délivrance, passé/présent, messianisme/action, histoire/mémoire. La référence à Péguy vient en quelque sorte confirmer l'usage ambivalent de la figure de Jeanne d'Arc. Elle incarne, à elle seule, toute la complexité du rapport au politique de Guyotat, mais aussi l'inscription problématique de l'action politique dans la littérature. L'association de la figure de Jeanne d'Arc avec Charles de Gaulle montre aussi cette ambiguïté : le Général est certes un héros digne de ce nom, mais sa présence est tout de même surprenante chez un auteur qui a conspué le

pouvoir colonial et la guerre d'Algérie. Mais plus qu'une ambivalence qui témoignerait d'une sorte d'œcuménisme politique, les figures de l'histoire dans *Formation* font plutôt preuve d'une *réversibilité*. Les personnages peuvent être des oppresseurs et des victimes, mais aussi des vaincus et des vainqueurs. L'histoire est représentée jusque dans ses contradictions. Tenir compte de l'histoire des vaincus dans la littérature, c'est entretenir un rapport critique envers l'histoire et trouver des modalités de représentation qui correspondent à cette alternance et cette réversibilité.

Cette volonté de faire de la figure de Jeanne d'Arc un modèle de résistance n'est pas particulièrement originale. Toutefois, en régime contemporain, c'est souvent sur le mode parodique que ce type de figures est revendiqué, l'humour étant utilisé comme stratégie de résistance⁴, ce qui n'est aucunement le cas dans *Formation*. De plus, le mélange entre imaginaire religieux et imaginaire révolutionnaire soulève de nombreuses questions. Assisterait-on, dans ce corpus, à une sorte de retour du religieux qui serait la condition essentielle d'un espoir politique? Peut-on réduire les stratégies de Guyotat à un repli, à un retour, qui viendrait s'inscrire en faux contre les logiques avant-gardistes, qui elles-mêmes s'établissaient contre l'engagement sartrien? Il y a, dans cette dynamique que j'ai décrite, un fort rapport au messianisme tel que je l'ai entendu plus tôt. *Formation* investit un espace temporel, par son écriture au présent, qui n'est pas celui traditionnellement réservé aux récits rétrospectifs. Ce qui est en jeu, c'est donc la possibilité de conjurer un imaginaire de la défaite en évitant la sclérose de l'histoire offi-

⁴ Voir par exemple Nathalie Quintane, *Jeanne Darc*, Paris, P.O.L, 1999.

cielle et en s'inspirant des figures héroïques du passé pour les faire exister dans le présent. Si ces figures ont un caractère transhistorique, la rédemption est donc possible à tout moment, par la venue du Messie, mais aussi par l'action des hommes. C'est aussi ce que représente la figure de Jeanne d'Arc : envoyée par Dieu tout en étant dans la lutte parmi les hommes.

Toutefois, il ne faut pas oublier qu'il y a à l'œuvre dans ce messianisme une forte négativité. C'est de l'état d'exception permanent, pour paraphraser Benjamin, que surgit cette espérance. C'est contre la raison historique, dans la crainte de la catastrophe imminente, que devient possible la délivrance au présent. Jamais tout à fait advenu, ce présent reste toujours potentiel. Enzo Traverso (2002) fait une distinction entre les vaincus et les victimes. Les victimes sont les disparus de l'histoire, et ceux-ci hantent *Formation* : après la Guerre, nombreux sont ceux qui ne reviennent pas. Le vaincu, lui, a perdu la bataille, mais espère toujours gagner la guerre; il est un sujet de l'histoire. En exposant l'action parfois désespérée des hommes qui tentent d'aller à contre-courant de l'histoire, Guyotat met en œuvre une sorte de résistance mélancolique. Sa littérature porte le deuil des défaites du vingtième siècle. Toutefois, ce regard tragique n'interdit ni espérance ni foi dans le futur : conscience des défaites passées, espérance des victoires potentielles et ainsi de suite, suivant le principe d'alternance.

Bibliographie

- BENJAMIN, Walter. (2000), « Sur le concept d'histoire », *Œuvres*, t. III, trad. de M. de Gandillac, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 427-443.
- GUYOTAT, Pierre. (2007), *Formation*, Paris, Gallimard.
- . (2011), *Arrière-fond*, Paris, Gallimard.
- HALBWACHS, Maurice. (1971), *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, Paris, P.U.F., coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine ».
- MAINGUENEAU, Dominique. (1979), *Les Livres d'école de la République (1870-1914)*, Paris, Le Sycamore.
- MICHELET, Jules. (1974), *Jeanne d'Arc*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- PÉGUY, Charles. (1961), « L'Argent », dans *Œuvres en prose, 1909-1914*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- ROBIN, Régine. (2003), *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées ».
- SCHMITT, Carl. (2009), *La Notion du partisan*, trad. de M.-L. Steinhauser, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».
- TRAVERSO, Enzo. (2002), « La mémoire des vaincus », *Vacarme*, n° 21, en ligne : <<http://www.vacarme.org/article434.html>>.
- WINOCK, Michel. (1997), « Jeanne d'Arc », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 4427-4480.

Résumé

Dans *Formation* (2007), de Pierre Guyotat, la figure de Jeanne d'Arc incarne un rapport politique à la mémoire, aux événements, aux lieux et aux personnages, permettant la compréhension d'une poétique de l'histoire singulière. Les principes d'alternance et de réversibilité viennent gouverner la figure de Jeanne, tout comme Charles de Gaulle, auquel elle est associée dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. Guyotat se saisit d'un objet culturel qui est hétérogène par les représentations artistiques dont elle a fait l'objet dans le passé, et idéologiquement connoté par les discours qu'elle véhicule, mettant à jour une politique de la littérature fondamentalement polémique.

Abstract

In Pierre Guyotat's *Formation* (2007), the figure of Joan of Arc represents a political report to memory, events, places and characters, putting in place a poetics of history. The principles of alternation and reversibility applies to Joan's figure, as well as Charles de Gaulle's, to which she's associated in the context of World War II. Guyotat uses in his work a cultural object, heterogeneous and ideologically connoted by all the speeches it projects and the artistic representations of the past it carries, updating a fundamentally polemical politics of literature.